

Ducháček, Otto

Introduction

In: Ducháček, Otto. *Le champ conceptuel de la beauté en français moderne*. Vyd. 1. Praha: Státní pedagogické nakladatelství, 1960, pp. 5-25

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/119169>

Access Date: 16. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

INTRODUCTION

I

Le lexique de n'importe quelle langue n'est pas la simple somme des mots de cette langue, mais un système où tout mot a sa place d'après ses acceptions et ses relations à d'autres mots.

Comme la plupart des mots sont polysémiques, leurs sens précis et exacts n'apparaissent que dans le contexte établi par l'unité et le sens de la phrase ou par la situation dans laquelle on s'en sert. Citons, à titre d'exemple, le mot *opération*. Il a plusieurs sens virtuels, mais il n'a qu'un seul sens contextuel dans la phrase *Les opérations se poursuivent dans la montagne*. Il faut cependant connaître la situation pour savoir ce que signifie la phrase *C'était une opération difficile*, car le mot *opération* et, par conséquent, toute la phrase peuvent avoir différents sens selon la situation dans laquelle elle est prononcée ou selon la personne qui l'énonce (médecin, officier, banquier, vigneron, ouvrier, etc.). Un autre exemple: Le sens de *joli* est flatteur, étant mis en opposition au *laid*, il ne l'est pas en comparaison avec *beau*, *splendide*, *vénuste*, *magnifique*, etc.

Dionysios de Thrace (170—90 a. J.-C.) constate déjà dans sa *Techne grammatike* qu'il y a des relations contextuelles, syntactiques et sémantiques entre les mots. Il attire l'attention non seulement sur les synonymes, mais encore sur les paires de mots tels que νύξ „nuit“ — ἡμέρα „jour“, θανατος „mort“ — ζωή „vie“, πατήρ „père“ — υἱός „fils“, φίλος „agréable, aimable, amical“ — δεξιός „véritable, favorable, habile, sage“.¹

Pendant des siècles, les grammairiens ne s'occupèrent pas, au point de vue théorique, de ce problème dont ils appréciaient tout de même l'importance, ce qui est prouvé, au moyen âge, par la vogue des „nomenclateurs“ c'est-à-dire des dictionnaires où les mots ne sont pas rangés d'après l'ordre alphabétique, mais d'après la connexité sémantique.

Cependant, c'est seulement au XIX^e siècle qu'apparaissent les premiers

¹ Cf. A. Jolles, *Antike Bedeutungsfelder*, Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Litteratur 58, 1934, 97—109.

essais scientifiques de découvrir un système dans le lexique. On est encouragé par les résultats des nouvelles disciplines linguistiques (la sémantique et, un peu plus tard, la géographie linguistique) et inspiré par la méthode de Ferdinand de Saussure (étude synchronique de la langue). Son élève et continuateur Charles Bally s'est occupé des problèmes en question dans son excellent *Traité de stylistique française*.

Ont essayé de systématiser le lexique sur une base scientifique: W. Humboldt, Ferd. Becker, C. Abel, G. von Gabelentz et surtout P. M. Roget (*Thesaurus of english Words and Phrases*, London 1852), Fr. Dornseiff (*Der deutsche Wortschatz nach Sachgruppen*, Berlin 1934), J. Casares (*Diccionario ideológico*, Madrid 1942 et R. Halling avec W. von Wartburg *Begriffssystem als Grundlage für Lexikographie. Versuch eines Ordnungsschemas*, Berlin, Akademie-Verlag 1952). Pour les détails, cf. *Die Gestaltung des wissenschaftlichen Wörterbuchs*, article de K. Baldinger, publié dans *Romanistisches Jahrbuch* 1952, p. 65—94.

Nul doute qu'il s'agit de travaux importants, mais il s'avère que les travaux lexicologiques, sémantiques et onomasiologiques ne sont encore ni assez nombreux ni assez avancés pour permettre la solution définitive de ce problème extrêmement difficile. Néanmoins les essais mentionnés et d'autres, dont nous n'avons pas parlé, ont le mérite d'appeler l'attention sur différentes questions et de proposer diverses façons de procéder dont on pourra discuter les avantages et les inconvénients. Avant de pouvoir s'attaquer définitivement au problème donné, il faudra encore multiplier et approfondir les études sur l'interdépendance des mots et, plus spécialement, sur différents champs linguistiques.

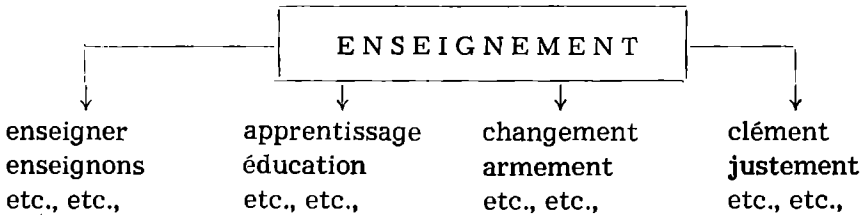
Essayons d'esquisser brièvement l'historique de la genèse et du développement des études qui s'occupent des champs linguistiques.

F. de Saussure fut le premier qui se consacra à ces questions d'une manière vraiment scientifique (cf. *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot 1922 ou 1949, 170—175). Il a posé en règle que tout mot peut servir de point de départ à autant de séries associatives qu'il existe de rapports. Il dit: „Ainsi dans *enseignement*, *enseigner*, *enseignons*, etc., il y a un élément commun à tous les termes, le radical; mais le mot *enseignement* peut se trouver impliqué dans une série basée sur un autre élément commun, le suffixe (cf. *enseignement*, *armement*, *changement*, etc.); l'association peut reposer aussi sur la seule analogie des signifiés (*enseignement*, *instruction*, *apprentissage*, *éducation*, etc.) ou, au contraire, sur la simple animation des images acoustiques (par exemple *enseignement* et *justement*)" (l. c., p. 173—174).

La première série associative est basée sur l'étymologie, donc sur la ressemblance de la forme et du sens en même temps; la deuxième,

sur l'unité du suffixe; la troisième, sur l'affinité des sens; la quatrième, sur la ressemblance de l'image acoustique.

F. de Saussure assure encore que „les termes d'une famille associative ne se présentent ni en un nombre défini, ni dans un nombre déterminé“ (174) et qu'„un terme donné est comme le centre d'une constellation, le point où convergent d'autres termes coordonnés dont la somme est indéfinie“ (174) ce qu'il marque par la figure suivante (175):



Nous croyons qu'il s'agit, dans ce cas, seulement de trois sortes d'associations: la première est basée sur l'affinité double de la forme et du sens (mots apparentés étymologiquement); la deuxième, uniquement sur celle du sens; la troisième, sur la ressemblance partielle de la forme (dans le cas cité, l'identité du suffixe ou de la terminaison du mot — identité de la forme, non celle de l'origine).

Ch. Bally a repris et élaboré l'idée de son maître F. de Saussure (cf. surtout *L'arbitraire du signe*, FM 1940, p. 195 sqq.). D'après lui, le champ associatif d'un mot est formé par les mots qui en déterminent plus particulièrement la valeur en l'entourant dans la mémoire: „notion toute relative, puisque tout, dans la langue, est, au moins indirectement, associé à tout ... Le champ associatif est un halo qui entoure le signe et dont les franges extérieures se confondent avec leur ambiance“.

Bally remarque que „le champ associatif présente des différences d'un individu à l'autre, puisque chacun modifie, en quelque mesure, la langue commune; ... la diversité des profusions crée une diversité parallèle dans le choix des associations du premier plan: le mot *arbre* n'est pas pensé exactement de la même manière par un botaniste, un bûcheron, un menuisier, un peintre“. Donc „chaque communauté linguistique, dans son ensemble, attache aux signes de la langue certaines valeurs qui ont ce triple caractère: d'exister à l'état latent chez tous les sujets, de ne pas correspondre exactement aux données de la réalité (c'est-à-dire à la signification), enfin, par voie de conséquence, de différer en quelque manière d'un idiome à l'autre pour la désignation de notions objectives identiques.“

Pour le démontrer, il donne un exemple: „Le mot *bœuf* fait penser:

1° à *vache, taureau, veau, corne, ruminer, beugler, etc.*; 2° à *viande, abattoir, boucherie, etc.*; enfin 3° il peut dégager, et dégage en français des idées de force, d'endurance, de travail patient, mais aussi de lenteur, de lourdeur, de passivité."

Dans la première série associative, il a donc cité des mots qui énoncent des notions liées exclusivement à celle de *bœuf*. Dans la deuxième, il a classé les mots qui expriment le point de vue de l'homme sous lequel celui-ci considère les travaux que le bœuf exécute, le profit qu'on en tire après qu'on l'a abattu et aussi ce qui est lié avec l'idée de l'abattre. A vrai dire, il s'agit de deux séries nettement distinctes. Les mots de la troisième série expriment les qualités du bœuf ou bien celles que l'homme lui attribue.

Bally mentionne ensuite, comment tout cela se reflète dans le langage figuré: 1° *un vent à décorner les bœufs, ruminer une idée*; 2° *mettre la charrue devant les bœufs, la pièce de bœuf* (la chose essentielle); 3° *fort comme un bœuf, c'est un bœuf pour le travail, un gros bœuf*. Bally constate que les associations ne sont pas identiques dans toutes les langues. Ajoutons que c'est le cas surtout dans la troisième série.

L'idée du champ associatif, lancé par de Saussure, bien méditée et perfectionnée par Bally, est très féconde. Néanmoins il faut avouer que la conception de Bally elle-même ne suffit pas à appréhender toutes les relations et connexités entre les mots plus ou moins voisins par le sens. Essayons d'identifier, de compléter et de classer ces connexités. A ce qu'il nous semble, le plus juste et le plus instructif serait de les répartir en deux groupes principaux: 1° relations qui résultent de la situation ou du contexte dans la phrase, 2° celles qui ressortent de la connexité du sens ou de celle de la forme ou bien enfin de la connexité du sens et de la forme tout ensemble.

Quant à la relation contextuelle, on peut constater que, dans une phrase, le sujet peut former une unité structurale avec son épithète, avec le verbe et, par l'intermédiaire du verbe, avec l'attribut; le verbe peut engendrer une unité structurale avec le sujet, avec l'objet, avec l'attribut ou avec le complément circonstanciel, etc.

C'est d'une autre sorte de connexité contextuelle que s'occupe Bellin-Milleron dans *La réforme de la connaissance* (Paris, Arrault et Cie 1942), où on étudie l'influence des associations qui se créent en vertu de corrélations linguistiques privilégiées, de liaisons fréquentes de certains mots (dans les textes révolutionnaires, par exemple *Loi* ou *Patrie*) avec d'autres mots (tels que *Bien général, Peuple, Union, Bonheur, Vertu, Liberté, Sacrifice*): on finit par identifier les mots employés dans les mêmes situations et associés couramment aux mêmes mots.

Les relations établies par la connexité du sens et de la forme sont diverses et on peut les ranger comme il suit:

1° Les mots apparentés étymologiquement sont généralement unis par les affinités de la forme et du sens tout à la fois. Évidemment il se peut que l'on cesse de sentir leur connexité soit si, par suite de l'évolution sémantique, les mots finissent par avoir des acceptions tout à fait différentes, soit si l'on ne perçoit plus leur parenté étymologique par suite d'une évolution phonétique trop mouvementée.

2° En ce qui concerne la forme, on peut grouper les mots:

a) d'après une classification grammaticale, c'est-à-dire d'après les catégories de mots, les terminaisons, les modèles de conjugaisons, etc., par exemple les substantifs en *-erie*, les verbes du type *finir*, etc.;

b) d'une manière purement mécanique, par exemple d'après l'identité de la syllabe finale de certains mots, par exemple *-ment* dans les adverbes (*lentement*, *prudemment* ...) et dans les substantifs (*enchantement*, *changement* ...); les paronymes présentent une similitude d'un plus haut degré (*tache* — *tâche*, *mourir* — *nourir*, *brun* — *brin*); quant aux homonymes, on peut constater même l'identité de la forme, soit phonique seulement (homophones: *cent* — *sang* — *sans*, *verre* — *ver* — *vers*), soit simultanément phonique et graphique (homographes: *le page* — *la page*, l'adjectif *tendre* — l'infinitif *tendre*).

3° Sous le rapport du sens, sont connexes:

a) les synonymes, mots de sens semblables ou même identiques, par exemple *vénuste*, *beau*, *joli*, *splendide*, etc.;

b) les antonymes, mots de sens opposés: *amour* — *haine*, *long* — *court*, *lentement* — *vite*, etc.

Vu l'étendue sémantique, certains mots peuvent être:

a) subordonnés à d'autres, par exemple *carpe* à *poisson*, *peuplier* à *arbre*, *violette* à *fleur*, etc.,

b) coordonnés entre eux, par exemple *carpe*, *brochet*, *saumon*, *anguille*, *hareng*, etc. (Ils sont tous subordonnés, au même degré, à *poisson* dont l'étendue sémantique est beaucoup plus large.)

Il y a une connexité évidente non seulement entre l'espèce et l'individu (*poisson* — *carpe*, *blé* — *froment*), mais encore entre le collectif et l'individu (*armée* — *soldat*, *forêt* — *arbre*), entre le tout et la partie (*maison* — *toit*), entre le producteur et le produit (*boulangier* — *pain*), entre la matière et le produit (*marbre* — *statue*), entre l'instrument et le produit (*crayon* — *dessin*), entre le récipient et le contenu (*bouteille* — *vin*), etc., etc. Ces connexités sont si étroites qu'on désigne parfois le produit par le nom de la matière (*marbre* „statue en marbre“), par celui de l'instrument (*crayon* „dessin au crayon“), du producteur (*stradivarius* „violon

fait par Stradivarius“) ou du lieu de la production (*roquefort* „fromage, fabriqué originairement à Roquefort“), etc.

Le nombre et l'hétérogénéité des relations sémantiques se trouvent accrus par le fait que les sens des mots ne sont pas généralement constants.

A notre avis, il serait le plus judicieux de définir le sens du mot comme la réalisation du total de tous ses éléments sémantiques, c'est-à-dire de la dominante sémantique, des éléments notionnels complémentaires et des valeurs extranotionnelles (affectives, expressives, esthétiques, morales). Il arrive que celles-ci ne soient pas conformes chez le sujet parlant et chez l'interlocuteur. Chez l'un et l'autre, elles peuvent d'ailleurs être bien différentes selon leur âge, leur caractère, etc. et surtout selon les circonstances.

A titre d'exemple, prenons le mot *instituteur*. La dominante sémantique en est indiscutable („personne chargée d'instruire des enfants“), mais ses éléments complémentaires diffèrent beaucoup chez différents individus. On peut constater certaines différences en ce qui concerne les éléments notionnels, différences bien plus considérables quant aux valeurs affectives. Ni les uns ni les autres ne sont les mêmes chez l'instituteur lui-même et chez ses élèves. En ce qui concerne ceux-ci, ce sont surtout les valeurs extranotionnelles qui diffèrent notablement selon leur âge, leur intelligence, leurs qualités et leurs défauts. Elles dépendent également du caractère de l'instituteur, de sa sévérité, de son tact pédagogique et de mille autres facteurs. L'opinion de maint élève se change après qu'il a quitté l'école, surtout quelques années plus tard, quand il a acquis une certaine expérience de la vie. Autres encore sont les opinions des parents des élèves. Elles dépendent de leur caractère personnel, de celui de leurs enfants, de celui des instituteurs qui les enseignent, etc. Les résonances affectives du mot en question peuvent donc être, selon les individus et les circonstances, soit vives et même très vives, soit nulles ou presque.

Nous croyons avoir démontré que le sens du mot, même si la dominante sémantique reste stable, peut être, par suite de sa complexité, variable dans une assez large mesure selon les circonstances, le milieu, l'âge et le caractère du sujet parlant ou de l'interlocuteur et parfois même de la personne désignée.

Le changement sémantique est, évidemment, beaucoup plus grand si c'est la dominante qui change. Cela arrive non seulement dans la langue poétique (métaphores, métonymies, etc. qui peuvent d'ailleurs se lexicaliser), mais encore dans le langage courant et surtout dans les langues spéciales.

H. Sperber (*Einführung in die Bedeutungslehre*, p. 45—49) a démontré que la sphère de l'intérêt individuel et surtout celui d'un groupe possède une force expansive (par des expressions spéciales, les membres d'un certain groupe désignent des choses, des phénomènes et des actions qui appartiennent dans la sphère de la langue commune et n'ont rien à faire avec leur profession — de soldats, par exemple) et, en même temps, une force attractive, c'est-à-dire qu'on peut employer des expressions appartenant à la langue commune pour désigner, par exemple, les machines et les instruments dont on se sert uniquement en exerçant sa profession.

L'étude de l'ensemble des relations d'un mot dans toute leur complexité et toute leur hétérogénéité peut, sans aucun doute, donner des résultats très féconds, mais elle est inapte à établir le système du lexique. C'est pourquoi on a essayé de limiter l'étude aux relations susceptibles d'offrir un certain intérêt pour les problèmes en question.

Afin de trouver la structure du lexique, on a commencé à étudier les champs sémantiques. A. Stöhr est le premier à se servir de cette expression dans son *Lehrbuch der Logik in psychologischer Darstellung* (Leipzig—Wien 1910, passim).

G. Ipsen introduisit cette expression pour la première fois au sens linguistique dans son article *Der alte Orient und die Indogermanen* dans *Stand und Aufgaben der Sprachwissenschaft. Festschrift für Streitberg* (Heidelberg 1924). A la page 225, il dit: „Ferner, die Eigenwörter stehen in einer Sprache nie allein, sondern sind eingeordnet in Bedeutungsgruppen; damit ist nicht eine etymologische Gruppe gemeint, am wenigstens um chimerische „Wurzeln“ eingereihte Wörter, sondern solche, deren gegenständlicher Sinngehalt mit anderen Sinngehalten verknüpft ist. Diese Verknüpfung aber ist nicht als Aneinanderreihung an einem Associationsfaden gemeint, sondern so, dass die ganze Gruppe ein Bedeutungsfeld absteckt, das in sich gegliedert ist; wie in einem Mosaik fügt hier Wort am Wort, jedes anders umrissen, doch so, dass die Konturen aneinander passen und alle zusammen in einer Sinneinheit höherer Ordnung auf-, nicht in einer faulen Abstraktion untergehen“.

Donc Ipsen entend ranger les mots non pas d'après leur affinité étymologique ni d'après leur connexité associative mais d'après leur contenu sémantique de manière que l'un se trouve placé immédiatement auprès de l'autre comme des pièces d'une mosaïque. L'ensemble des mots disposés de la sorte forme, selon Ipsen, une unité d'ordre supérieur.

Dans son article *Der neue Sprachbegriff* (*Zeitschrift für Deutsche Kunde* 46, 1932, p. 14), il répète la même idée, mais d'une façon mieux

méditée: Le champ sémantique est une unité mentale d'un ordre supérieur dans lequel les mots sont placés l'un à côté de l'autre tout à fait précisément d'après leurs „contours sémantiques“ et ils couvrent de la sorte, complètement et sans lacunes, la sphère en question qu'ils répartissent d'une certaine manière, l'interprètent par eux-mêmes et en constituent ainsi le concept concret.

W. Porzig dans son livre *Aischylos* (Leipzig, Wiegand 1926, p. 55—56), inspiré par la conception d'Ipsen, s'efforce de l'appliquer au système de la langue et d'éclairer, à l'aide des champs sémantiques, l'organisation du monde et l'esprit de différentes époques. L'influence fâcheuse de la philosophie idéaliste allemande se fait sentir dans son œuvre, laquelle, cependant, contient néanmoins certaines idées fécondes. Porzig proclame entre autres: „Les mots renvoient aux choses qu'ils désignent. Mais malgré cette relation des mots au monde extérieur, qui les isole, il y a, en même temps, des connexités réciproques entre les mots. De même que les objets désignés sont joints en un tout (le monde), les mots forment, eux aussi, une unité — le système de la langue. Toute langue a son système sémantique particulier dont la répartition est caractéristique pour elle. A l'intérieur d'un système, les différents mots se joignent dans des champs sémantiques qui sont, à leur tour, membres des champs sémantiques plus vastes. Les différents champs n'ont ni la même étendue, ni la même importance pour le système de la langue. Certains champs forment des piliers du système et c'est d'après eux que les autres se groupent. Leurs connexités mutuelles et leurs relations à l'état réel des choses constituent l'esprit de la langue. Toutes les fois qu'une nouvelle époque créatrice naît dans une civilisation, la position mutuelle et les contenus des champs sémantiques fondamentaux et désormais dirigeants s'établissent de nouveau. C'est d'après eux que l'esprit de la nouvelle époque peut être compris.“ Ce qui suit c'est plutôt une sorte de mysticisme que de la linguistique. Nous ne croyons pas utile de nous y attarder.

Dans un article postérieur *Wesenhafte Bedeutungsbeziehungen* (Beiträge zur deutschen Sprache und Litteratur 58, 1934, 70—97), il s'est attaché à des matériaux concrets, ce qui l'a amené à abandonner les notions problématiques d'esprit de la langue, de l'époque, etc. Il étudie, cette fois, les relations réciproques des mots dans des contextes et situations donnés. A son avis, le champ sémantique élémentaire se compose de deux mots seulement, par exemple *gehen* — *Fuss*, *bellen* — *Hund*, *blüten* — *Pflanze*, *fällen* — *Baum* (= *aller* — *jambe*, *aboyer* — *chien*, *fleurir* — *plante*, *abattre* — *arbre*).

On peut, certes, élargir le champ sémantique élémentaire en y ajoutant les autres mots qui, dans une phrase, pourraient devenir sujets ou

compléments du verbe en question, par exemple: *fällen* — *Eiche, Buche* . . . (*abattre* — *chêne, hêtre* . . .); *reiten* — *Reittier, Pferd, Esel, Kamel* . . . (*aller* — *cheval, âne, chameau* . . .), etc. Ce qui est en connexion avec l'action d'écrire, c'est l'homme, la main, l'écrivoire, l'écriture. Porzig dit ensuite que même les mots apparentés étymologiquement peuvent former des champs sémantiques, car „*hammern kann man nur mit einem Hammer, richten kann nur ein Richter*“ (= on ne peut *marteler* qu'avec un *marteau*, seul un *juge* peut *juger*). Il ajoute que les deux membres d'un champ sémantique peuvent se souder, par exemple en latin, au lieu de *equo vehi*, on peut dire *equitare*.

En plein désaccord avec sa conception du champ sémantique, il proclame que toutes les acceptions d'un mot y appartiennent. Ce qu'il appelle champ sémantique, serait d'ailleurs mieux dit champ syntactique ou syntagmatique.

Par la suite, il s'est rapproché de la conception de G. Ipsen dans son livre *Das Wunder der Sprache* (Bern, Francke 1950). A la p. 71—74, on lit que tout mot fait partie d'un certain enchaînement d'idées et que l'identification de ces connexions permet de classer tout le lexique dans les champs sémantiques indépendamment de leur étymologie. Il distingue deux sortes de champs sémantiques: „aufteilend“, contenant des concepts abstraits et dont les confins sont assez vagues, et „eingreifend“ dont les confins sont assez précis même s'il ne s'agit pas des champs élémentaires. Au même champ qu'une expression d'une action appartiennent les expressions désignant celui qui l'accomplit, les objets dont il se sert et les résultats de son travail, par exemple *backen, Bäcker, Bäckerin, Teig, Mulde, Ofen, Brot, Kuchen* (= *cuire, boulanger, boulangère, pâte, pétrin, poêle, pain, gâteau*).

Il faut attendre Jost Trier pour avoir l'étude systématique et fort bien pensée d'un champ linguistique. Trier remplace le terme „Bedeutungsfeld“ (champ sémantique) par „sprachliches Feld“ (champ linguistique) et emploie, en outre, les termes „Wortfeld“ (champ d'un mot), „Zeichenfeld“ (champ d'un signe), „Wortzeichenfeld“ (champ d'un mot-signe) et „Begriffsfeld“ (champ conceptuel ou notionnel).

Dans son livre intitulé *Der deutsche Wortschatz im Bezirke des Verstandes. Die Geschichte eines sprachlichen Feldes* (Heidelberg, Winter 1931), il examine les mots appartenant au domaine de l'intelligence. A cet effet, il a dépouillé de nombreux textes de l'ancien haut allemand et du moyen haut allemand, groupés d'après l'époque de leur origine et d'après le genre littéraire auquel ils appartiennent. Il cite des phrases contenant les mots étudiés, il en donne les acceptions et finit par une analyse.

Il constate que les mots les plus importants et les plus fréquemment employés dans le domaine de l'intelligence sont *kunst, list, wisheit, wizzen, sinn, witze* et leurs dérivés; qu'il y a, entre ces mots, des différences de sens (aussi bien dans leur contenu notionnel que dans leur valeur affective); que leurs connexités mutuelles et leur fréquence varient non seulement d'après l'époque de l'origine des textes, mais encore selon le genre littéraire de ceux-ci et selon l'individualité des auteurs. Trier aboutit à la conviction que les mots appartenant à un champ linguistique dépendent l'un de l'autre et que leur acception est précisée par des mots sémantiquement voisins (synonymes, antonymes, etc.), donc par la structure du champ en question. Il démontre ensuite que la structure et les confins des champs linguistiques changent. Une modification sémantique d'un seul mot peut déséquilibrer tout un groupe de mots contigus jusqu'au moment où, par suite de toute une série d'autres modifications, un équilibre nouveau s'établit dans le champ en question. D'accord avec Porzig, Trier est persuadé que l'étude des champs linguistiques facilite l'intelligence de „l'esprit“ des langues et des peuples.

Trier a continué son investigation scrupuleuse de tout le faisceau des questions des champs linguistiques dans les articles *Die Worte des Wissens* (Mitteilungen des Universitätsbundes Marburg 1931, p. 33—40), *Die Idee der Klugheit in ihrer sprachlichen Entfaltung* (Zeitschrift für Deutschkunde 46, 1932, p. 625—635), *Sprachliche Felder* (Zeitschrift für deutsche Bildung 8, 1932, 417—427), *Deutsche Bedeutungsforschung* (Germanische Philologie, Festschrift für Behagel, Heidelberg 1934, p. 73—200, cf. surtout p. 175 et 189—196) et *Das sprachliche Feld* (Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung 10, 1934, 428—449).

Dans ce dernier article, Trier affirme que le lexique ne se divise pas en mots, mais en grandes entités qui se fractionnent à leur tour en entités plus petites et ainsi de suite. Il affirme, à titre d'exemple, que le mot *gescheit* est l'un des membres d'un tout auquel appartiennent aussi *weise, klug, schlau, gerissen, gelehrt, erfahren* et *gebildet*; le tout formé par ces mots fait partie d'un tout plus vaste auquel appartiennent encore les expressions des qualités éthiques, esthétiques et sociologiques, etc. (cf. p. 430). A l'opposé de ses prédécesseurs, qui proclamaient que les mots se composent en entités sémantiques plus hautes (champs), Trier prend pour le point de départ le lexique en tant qu'une entité d'où, par une scission progressive, on peut arriver d'abord aux champs linguistiques plus ou moins vastes qui se divisent à leur tour. On parvient ainsi jusqu'aux unités lexicales qu'il conçoit comme particules des champs linguistiques formés par des mots sémantiquement apparentés.

Trier est persuadé que la structure des champs linguistiques, ainsi

que les changements de cette structure, l'évolution sémantique des différents membres d'un champ et les changements de leurs relations mutuelles, sont influencés par des faits historiques et par des manières de voir dépendant parfois de ces faits mêmes.

Pour le démontrer, Trier compare la structure du champ linguistique du savoir (sagesse, sciences, arts, savoir faire, etc.) dans la poésie courtoise du XII^e siècle (en se servant des résultats de ses études — *Der deutsche Wortschatz im Sinnbezirk des Verstandes*, cf. surtout p. 304—331 et 337—339) à la structure du même champ vers 1300 qui découle de la thèse *Der intellektuelle Wortschatz Meister Eckehardts* (Münster 1934) dont l'auteur est H. Schneider.²

Vers 1200, la structure du champ linguistique en question est donnée par la connexité mutuelle de trois mots principaux: *wisheit*, *kunst*, *list*.³ *Kunst* implique la connaissance et la maîtrise des mœurs chevaleresques, la discipline parfaite de l'esprit ainsi que celle du corps, la manière de penser et d'agir d'un chevalier, éventuellement encore l'art d'un poète de cour. *Künste* est une expression qui désigne certaines parties des „septem artes“ qui conviennent à la cour: la poésie, la musique, la peinture et, dans une certaine mesure, l'architecture et même la connaissance des langues. Par contre, l'habileté au combat de ceux qui n'étaient pas gentilshommes, toute la production artisanale et même certaines sciences, telles l'astronomie et la médecine, sont désignées sommairement par le mot *list* qui marque aussi la magie et la finesse et qui, par conséquent, peut comporter une nuance péjorative. *Kunst* désigne donc un degré supérieur, *list*, un degré inférieur du domaine du savoir, de la sagesse, de la science, de l'art et de la culture. C'est le point de vue éthique et esthétique de la société féodale de la cour qui est le critère de la supériorité ou de l'infériorité d'une science, d'un art, etc.

Dans l'oeuvre d'Eckehardt, les mots fondamentaux pour désigner les concepts intellectuels sont *wisheit*, *kunst* et *wizzen*. Mais les relations

² Dans son article *Sprachliche Felder* (Zeitschrift für deutsche Bildung 8, 1932, 427), Trier insiste sur l'importance de la comparaison dans l'étude des champs linguistiques: „Alle Feldbetrachtung vergleicht. Denn die Besonderheit einer Gliederung kann nur gesehen werden im Vergleich mit einer anders gearteten. Der vergleichende Blick kann auf zeitlich getrennte Stufen der gleichen Sprache sich richten, er kann aber auch gleichzeitige Stufen verschiedener Sprachen umfassen. ... Es wäre ein Vergleich, der die Sprachen daraufhin ansähe, wie jede einen Weltausschnitt sprachlich-begrifflich aufteilt“. Il ajoute enfin: „... man könnte die Geschichte eines Feldes zugleich in zwei Sprachen verfolgen.“

³ Dans le même article (*Sprachliche Felder*, p. 421—422), Trier démontre que *wise* est le mot qui constituait au XII^e siècle le centre du champ en question. Ce mot s'employait non seulement au sens intellectuel, mais encore dans les domaines religieux, éthique, social et esthétique. Il exprimait la maturité, la perfection intellectuelle ainsi qu'éthique d'un gentilhomme sage, éloquent, pieux, expérimenté, cultivé et poli (*wise* est donc sémantiquement proche du grec *sophós*).

entre *kunst* et *wizzen* diffèrent beaucoup de celles qu'il y avait entre *kunst* et *list* un siècle auparavant. Il ne s'agit donc pas d'une supplantation de *list* par *wizzen*. Même les relations entre *wisheit* d'un côté et *kunst* et *wizzen* de l'autre ne sont pas les mêmes que celles qu'on a pu constater entre *wisheit* et *kunst* ou *list*. *Wisheit* ne désigne plus des sciences ni des arts particuliers, ni même leur somme (celle-ci est exprimée par *wizzen* et *kunst*). En revanche, il devient de plus en plus l'expression de la sagesse personnelle (chez Eckehardt, dans une conception mystique et religieuse). Le domaine des arts et des sciences cesse d'être divisé du point de vue de la noblesse féodale (les connaissances et les habiletés convenables à la cour, et les autres) et on commence à distinguer les sciences des arts.

Comme ces changements s'effectuent à l'époque où la bourgeoisie commence à s'emparer des positions importantes dans l'Etat, il est clair que le point de vue féodal s'efface sous l'influence des réalités historiques, politiques et sociales qui ont fait changer la manière de penser. Celle-ci se reflète dans de nouvelles acceptions des mots qui l'influencent réciproquement (unité dialectique). Les changements sémantiques nous permettent donc de suivre l'évolution des façons de voir. Il est très instructif et très intéressant de comparer le même champ linguistique aux différentes étapes d'une même langue.

L. Weisgerber (*Vom Weltbild der deutschen Sprache*, Düsseldorf, Schwann 1950) adopte, en principe, la conception de Trier, mais non sans la modifier. Il dit: „Ein sprachliches Feld ist ein Ausschnitt aus der sprachlichen Zwischenwelt, der durch die Ganzheit einer in organischer Gliederung zusammenwirkender Gruppe von Sprachzeichen aufgebaut wird ... Die meisten Fragen, die mit der Erkennbarkeit der sprachlichen Inhalte, ihren Umgrenzung und Bestimmtheit, ihren unbewusten und doch überaus wirklichen Dasein zusammenhängen, finden von hier aus eine Lösung“ (l. c. 64). Selon lui, les champs linguistiques dont la formation est conditionnée à la fois par des facteurs linguistiques et extralinguistiques (64), représentent de véritables unités de la langue (65). Des mots peuvent constituer de simples séries (la gamme des notes, des suites de chiffres), des surfaces (les noms des couleurs), des couches ou „des unités de croissance“ (*Wachstumsganzheit* — cf. l. c., p. 69).

G. Matoré (*La méthode en lexicologie. Domaine français*, Paris Didier 1953) s'inspire, lui aussi, de l'œuvre de Trier, mais sa conception est toutefois passablement différente, vu que la philosophie idéaliste vosslienne lui est absolument étrangère. Il est un des représentants de la conception sociologique. A son avis, le lexique est l'expression de la société (l. c. 62) et le reflet des faits sociologiques.

Il prétend découvrir un principe qui permette de „déterminer les rapports entre le mot et le concept dans la conscience d'une part et dans la société d'autre part“ ce qui „pourra résoudre le problème de la nature du fait lexicologique et, par voie de conséquence, celui de la nature du fait social“ (l. c., p. 92).

Selon lui, il faut rechercher „à chaque époque, le ou les facteurs dominants en fonction desquels les faits sociaux et lexicologiques se coordonnent“ (p. 93). Il s'éloigne donc également du point de vue purement linguistique bien que sa conception diffère de celle de l'école idéaliste allemande: d'après lui, la lexicologie n'est pas une discipline purement linguistique, mais en même temps sociologique, psychologique et historique (p. 51), sinon, comme il l'affirme à la page précédente, purement sociologique: „Aussi pourrions-nous définir la lexicologie comme une discipline sociologique utilisant le matériel linguistique que sont les mots“ (p. 50).

Matoré pose en règle que le mot ne doit pas être dissocié du groupe auquel il appartient et que les mots de chaque groupe constituent une structure hiérarchique qui est mobile. Il proclame qu'un vocabulaire forme un tout comme l'époque qu'il représente (62). Cette assertion qu'il serait aussi difficile de nier que de démontrer, est le point de départ de sa théorie lexicologique. Il en déduit qu'il convient d'étudier le lexique en se bornant aux périodes représentant la vie d'une génération (33 ans environ). Cette périodisation est assez problématique et discutable.

Matoré prétend que chacune des périodes est caractérisée par certains mots-témoins, c'est-à-dire par des néologismes dont la naissance dans la période donnée et dans la communauté linguistique en question est déterminée par une nouvelle situation sociale, économique, etc. (cf. p. 65—67). Les mots témoins étant trop nombreux, il faut en choisir les mots-clés caractérisant la période étudiée (67—70). Pour l'époque qui s'étend à partir de 1827, le mot-clé principal est *le bourgeois* et les mots-clés secondaires sont *le prolétaire* et *l'artiste* (69). Les mots-clés constituent le centre du champ notionnel caractérisant la société contemporaine. Les champs notionnels conçus de cette manière sont, bien entendu, très vastes et très hétérogènes; ils renferment des mots entre lesquels on ne saurait guère trouver de connexité. L'auteur l'admet d'ailleurs lui-même: „... un champ lexicologique peut comporter des mots qui, à première vue, semblent n'avoir rien de commun“ (l. c., p. 65).

Il faut enfin noter la dernière conception des champs linguistiques, dites morpho-sémantiques. C'est la conception de P. Guiraud (*Les champs morpho-sémantiques*, BSL 1956, 1, 265—288). Il s'agit de la connexité

(surtout étymologique) des mots ressemblants par leur forme et par leur sens, de l'attraction paronymique, de la collusion homonymique et de l'influence de la synonymie. L'auteur reconnaît lui-même que, théoriquement, sa conception n'est pas encore parfaite.

Le champ morpho-sémantique d'un mot contient, selon lui, tous les mots qui peuvent s'y rattacher soit par leur forme, soit par leur sens (au mot *chat*, on peut rattacher 2.000 mots). Ensuite, il faut exclure tous les mots qui sont en contradiction avec „des critères historiques“ ou „qui refusent de se laisser intégrer dans une des lois qui structurent le champ“. De cette façon, on restreindra le champ de *chat* à 300 mots (cf. l. c., p. 286). Guiraud définit le champ lexicologique comme l'ensemble de connexités motivant le terme en question, mais il fait remarquer que la structure du champ ne peut être comparée avec le système phonologique.

Tous les linguistes qui se sont occupés des relations entre les mots et des différents types des champs linguistiques, sont d'accord que le mot doit être pris en tant qu'élément d'un groupe sémantique. On peut cependant noter de plus ou moins grandes divergences dans leurs conceptions de ces champs, de leur étendue et de leur structure. Leurs avis diffèrent beaucoup sur l'importance de diverses connexités sémantiques, sur leur rôle dans la structure des champs et sur la manière dont se réalise la structuration des champs: pour les uns, les champs élémentaires sont primaires et on forme les champs complexes en les composant, pour d'autres, la structuration s'opère en sens inverse, c'est-à-dire les champs élémentaires proviennent de la décomposition des champs complexes.

Il n'y a pas lieu d'attacher une valeur bien sérieuse à la conception de Jolles d'après lequel le champ se compose de deux mots seulement. On trouve une idée pareille chez Porzig, mais celui-ci admet l'élargissement d'un tel „champ élémentaire“. A notre avis, il ne peut être question, dans de semblables cas, que de relations sémantiques ou syntaxiques (syntagmatiques). Nous préférons parler de connexités et relations sémantiques et conceptuelles, et non de champs linguistiques, quand on étudie les „carrefours linguistiques“ (Bellin-Milleron) ou les forces expansive et attractive des „sphères de l'intérêt“ (Sperber).

Quant aux véritables champs linguistiques, il en est de plusieurs sortes:

Le champ associatif de Saussure, dans la conception approfondie de Bally, fait apparaître les relations entre les mots (nous avons démontré plus haut que Bally lui-même ne les avait pas saisies toutes). Comme

elles sont extrêmement nombreuses et fort complexes, l'exploration du champ associatif finirait logiquement par devenir une suite assez hétérogène d'études étymologiques, sémantiques, morpho-sémantiques (formations de mots) et autres, plus ou moins indépendantes.

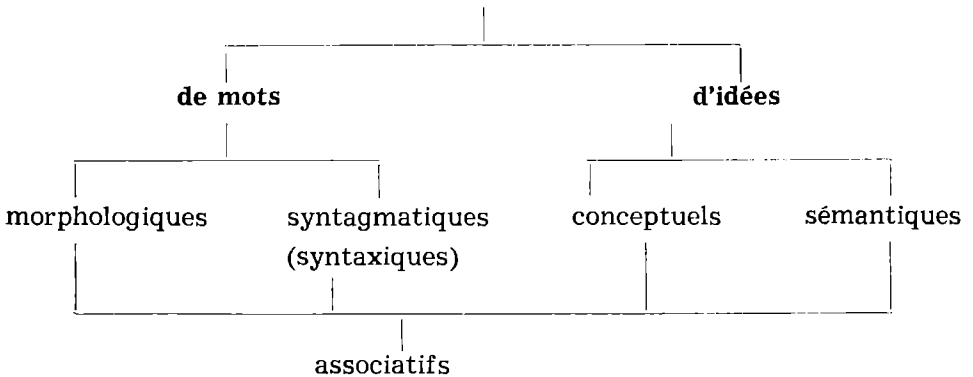
A notre avis, la meilleure conception est celle d'Ipsen modifiée par Trier qui dans son article *Die Idee der Klugheit in ihrer sprachlichen Entfaltung* (*Zeitschrift für Deutschkunde* 1932) définit le champ linguistique comme l'ensemble de tous les mots appartenant à la même sphère de la pensée. Mais nous ne saurions accepter son assertion selon laquelle on pourrait classer organiquement tout le lexique, sans lacunes et sans dépassements, dans un système de champs linguistiques, graduellement divisibles en des champs toujours plus petits. Il est impossible de fixer avec précision les limites entre différents champs linguistiques ainsi que les confins entre différents concepts et différents mots par lesquels on exprime ces concepts. Les confins des champs et des acceptions des mots à l'intérieur des champs sont parfois flottants, ils changent au cours de l'évolution historique de la langue et diffèrent même dans une époque donnée selon l'instruction, la profession, l'âge, etc. Nous sommes d'accord avec W. v. Wartburg (*Betrachtungen über die Gliederung des Wortschatzes und die Gestaltung des Wörterbuchs*, *ZRPh* 57, 1937, p. 304) lorsqu'il estime que les frontières de certains groupes sont assez précises et restent à peu près constantes (parties du corps, degrés de parenté, phénomènes atmosphériques) tandis que d'autres changent plus ou moins dans le courant des siècles (vêtements, structure de la société, régime, administration, véhicules, etc., bref tout ce qui résulte de l'action humaine).

II.

En étudiant les champs linguistiques des espèces les plus diverses, on s'est heurté à une quantité de problèmes fort complexes et, à la fois, subtils et délicats. Pour les résoudre, il faudra avoir d'abord une idée absolument nette des différentes catégories des champs linguistiques qui conviennent à la solution des problèmes en question.

Nous proposons une conception nouvelle et, en même temps, une terminologie que nous jugeons plus adéquate. A notre avis, on devrait répartir les champs linguistiques comme il suit:

CHAMPS LINGUISTIQUES



Nous distinguons donc deux types principaux de champs linguistiques: ceux de mots et ceux d'idées.

Dans les champs du premier type, tous les mots sont liés à un seul qui forme le noyau du champ en question. D'après le caractère de ces liaisons, on peut les répartir en:

1° champs morphologiques dont les membres se groupent autour du mot central d'après les ressemblances de leur forme: l'identité phonique ou graphique du mot, l'identité du radical, celle du préfixe (ou du commencement du mot) ou celle du suffixe (ou de la terminaison);

2° champs syntagmatiques dans lesquels les mots sont liés par les relations qui peuvent s'établir entre eux dans une phrase;

3° champs associatifs renfermant chacun tous les mots qui peuvent entrer en relation avec celui qui en constitue le noyau, et cela par voie d'association, c'est-à-dire sous l'influence de la connexité de la forme ou du sens ou bien de la forme et du sens à la fois. En les étudiant, il faut donc s'occuper non seulement des connexités qui sont propres aux membres des champs morphologiques et syntaxiques, mais encore de celles qui unissent les membres des deux catégories des champs d'idées.

Les champs linguistiques d'idées peuvent être subdivisés en:

1° champs conceptuels dont l'unité est formée par le concept commun aux contenus sémantiques de tous les mots qui les constituent;

2° champs sémantiques, plus complexes, d'une étendue plus vaste et qui réunissent, en les classant, les mots apparentés au point de vue du sens.

L'exploration des champs morphologiques pourra contribuer à la

connaissance approfondie de la formation des mots ainsi que de leur interaction à la base de l'homonymie et de la paronymie.

Le but de l'exploration des champs syntagmatiques serait de trouver les relations contextuelles virtuelles du mot étudié avec d'autres mots. Par exemple, en examinant un substantif, on chercherait, quels verbes pourraient en dépendre s'il était le sujet d'une proposition (*Ses yeux brillaient.*) et, au contraire, de quels verbes il pourrait être le complément d'objet (*Il a regardé ses yeux.*) ou le complément circonstanciel (*Elle marche les yeux baissés.*); quels substantifs ou quels adjectifs pourraient fonctionner comme ses attributs (*Ses yeux sont beaux.*) ou de quel substantif il pourrait être attribut à son tour; quels adjectifs en pourraient être épithètes (*Il avait les yeux bleus.*) ou s'il pourrait avoir la fonction du complément du nom (*Trois paires d'yeux le guettaient.*), etc.

L'exploration des champs syntagmatiques contribuerait à la perfection des dictionnaires phraséologiques, stylistiques et analogiques et permettrait, peut-être, d'envisager, sous un autre point de vue, certains problèmes syntactiques, stylistiques et même sémantiques.

L'exploration des champs associatifs peut être d'une aide importante non seulement à la linguistique, mais encore à la psychologie et, par conséquent, même à la psychiatrie.

Les champs conceptuels cernent dans leurs limites tous les mots impliquant un certain concept (arbre, montagne; beauté, courage), peu importe si ce concept en est la dominante sémantique ou seulement un des éléments notionnels complémentaires. Voilà pourquoi nous les avons dénommés champs conceptuels. Leur étude nous permettra de connaître les connexités et les relations réciproques des mots qui les couvrent; de constater lesquels de ces mots en forment des groupes à part, étant liés plus intimement; d'établir les rapports entre ces groupes; d'identifier la migration des mots à l'intérieur des groupes donnés ou dans les limites du champ ainsi que les passages des mots d'un champ dans d'autres; de faire voir la multitude et la variété de connexions existant entre les mots; de découvrir le rôle de la polysémie dans la structuration du lexique, etc. Nul doute que l'étude des champs conceptuels approfondirait considérablement nos connaissances de la structure du lexique en tous points.

Les champs sémantiques diffèrent des champs conceptuels par un degré plus petit d'homogénéité, par une plus grande complexité et une plus grande étendue, unissant les mots qui concernent par exemple les travaux agricoles ou l'administration ou l'âge humain ou les degrés de parenté, etc. Il est évident que certains champs sémantiques (élémentai-

res: sculpture, peinture, musique, etc.) peuvent être conçus en tant que parties des champs plus vastes (complexes: arts, sciences, etc.).

L'étude des champs sémantiques, ainsi que celle des champs conceptuels, est d'une grande importance pour la lexicologie et pour la lexicographie (elle permettra d'approfondir les dictionnaires idéologiques et de les rendre plus scientifiques). Elle est également de haute portée pour l'identification de la structure du lexique de nos jours ainsi que de n'importe quelle époque littéraire. En étudiant une étape passée de la langue, il faudra faire un choix judicieux afin d'explorer les champs qui reflètent la situation politique, les conditions économiques, les rapports de production, le niveau culturel, etc. et apportent de la sorte des témoignages importants pour l'histoire, surtout économique et culturelle.

L'exploration des champs sémantiques est, bien entendu, extrêmement malaisée, car ils comportent jusqu'à plusieurs milliers de mots dont il importe d'identifier et de préciser les connexités mutuelles. Celles-ci, comme nous l'avons montré ci-dessus, sont multiples (un seul mot est en relation avec plusieurs autres mots, surtout en raison de la polysémie des mots et de la richesse des éléments notionnels et des valeurs extranotionnelles qui forment le contenu sémantique de maints mots) et, en outre, elles changent au cours de l'évolution de la langue, et elles diffèrent d'après les dialectes et d'après les couches de la langue (littéraire, familière, populaire, vulgaire, argotique, etc.).

Il ne faut pas oublier non plus le fait, négligé jusqu'à nos jours, que, généralement, les frontières ne sont précises ni entre les différents champs sémantiques et conceptuels ni entre les acceptions des mots d'un seul champ, et cela même à une époque donnée et dans un certain genre littéraire ou chez les gens d'un collectif donné et même chez un seul individu. Les mots, ainsi que les champs sémantiquement voisins sont en concurrence, se rivalisent, les uns prennent des positions des autres tandis qu'il y a des concepts, ou plutôt nuances de concepts qui restent inexprimés ce dont on se rend le mieux compte en traduisant. Il arrive qu'on ne trouve pas dans sa langue maternelle — qu'on connaît, évidemment, le plus intimement — l'équivalent parfait d'un mot étranger malgré que son concept nous soit absolument clair.

Quant à la structure intérieure des champs linguistiques, il est important d'étudier les répartitions conceptuelle, sémantique, stylistique et celles qui concernent les catégories, les sortes et la formation des mots. Voilà ce qu'on peut faire, laborieusement parfois, dans le cadre d'un champ conceptuel, mais ce qui est impossible ou presque dans l'étude d'un champ sémantique qui est trop vaste et hétérogène.

Néanmoins, l'exploration des champs sémantiques est, sans doute, très importante. Qu'elle soit effectuée d'après la conception de Trier, d'après la méthode de Matoré ou d'après ce qui vient d'être proposé ici, elle permettra de mieux comprendre et l'histoire et l'état actuel de la langue, surtout la formation, l'évolution et la structuration du lexique ainsi que sa structure actuelle ou celle d'une époque donnée.

Tout de même, il vaudrait mieux s'occuper d'abord des champs conceptuels qui sont plus simples et n'offrent pas tant de tentations de glisser des problèmes linguistiques aux philosophiques ou sociologiques. Il est bien certain qu'il ne faut pas — en étudiant les champs — oublier la sociologie, l'histoire, la psychologie ni même la logique, mais, si l'on veut étudier ces champs en linguiste, il faut s'orienter vers les problèmes linguistiques qui doivent toujours rester au premier plan de nos intérêts.

L'exploration du champ conceptuel peut être purement synchronique. Elle peut avoir pour objet la connaissance de la structure d'un certain champ à un stade donné de la langue (actuel ou passé). Dans ce cas, il est surtout important de voir, comment des mots sémantiquement apparentés s'influencent les uns les autres soit en restreignant mutuellement leurs sens, ce qui peut aboutir à une spécialisation qui rend la langue plus précise et plus claire, soit en se faisant concurrence, ce qui peut se solder par la disparition d'un des mots de l'usage. Il faut étudier les séquelles des spécialisations des mots, des changements de leurs acceptions, de leur disparition, ainsi que l'influence de l'apparition d'un nouveau membre dans le champ, que ce soit un mot né dans le champ même par composition ou par dérivation, un mot venu d'un autre champ par un changement de sens ou un mot emprunté à une langue étrangère.

Il est, de même, instructif d'explorer plusieurs étapes historiques d'un même champ, de les comparer entre elles et avec l'état actuel. Pareilles comparaisons peuvent être très importantes, car elles permettent non seulement de connaître l'évolution d'une partie du lexique, mais encore sa dépendance des facteurs extralinguistiques, qu'il s'agisse de l'évolution matérielle, intellectuelle, socio-psychologique ou esthétique ou que ce soient des changements économiques, politiques, sociaux ou idéologiques. Que de telles conclusions soient ou non possibles c'est ce qui dépend du champ qu'on choisit.

Il est enfin possible de comparer les champs conceptuels analogues dans deux ou plusieurs langues. De telles études comparatives, pour peu que le choix soit judicieux, pourraient nous apporter des connaissances précieuses sur la psychologie des peuples en question, sur leur niveau intellectuel ou matériel, etc.

Comme la parole est étroitement liée à la pensée, moyennant laquelle elle reflète des faits extralinguistiques, nous croyons le plus naturel de prendre un certain concept pour le point de départ de l'exploration d'une partie du lexique.

L'ensemble des mots qui expriment un concept donné (c'est-à-dire des mots dans le contenu desquels celui-ci figure soit comme dominante sémantique, soit comme l'un des éléments notionnels complémentaires) forme une structure lexicale élémentaire que nous avons appelée champ conceptuel. Y appartiennent donc non seulement tous les synonymes du mot ou des mots qui en constituent le noyau, mais différents autres mots apparentés plus ou moins au point de vue du sens. Par voie de conséquence, ce sont originellement tous les mots étymologiquement apparentés, car le radical est le porteur du sens de base. Mais les sens des mots changent et les changements ne sont pas toujours parallèles dans tous les mots d'une famille étymologique, par exemple *écume* n'a pas un sens figuré analogue à celui de son dérivé *écumer* „être furieux“; inversement, celui-ci n'a pas les sens analogues à ceux de *écume de la société* et *écume de mer*. Aussi arrive-t-il que des mots étymologiquement apparentés figurent dans des champs conceptuels tout à fait différents.

Ceux-ci, n'étant que parties composantes du lexique, évoluent toujours. Parfois, ils perdent l'un ou l'autre de leurs membres qui devient désuet (archaïque) ou passe dans un autre champ. Souvent, les champs s'enrichissent d'un ou de plusieurs membres nouveaux. Tout cela désorganise parfois l'équilibre entre les membres du champ en question. Subconsciemment ou, ce qui est plus rare, sciemment, on cherche à le rétablir en instituant de nouveaux rapports conformes à la situation nouvelle.

Donc, si l'on veut bien saisir tous les rapports entre les membres d'un champ dans un moment donné, il faut l'étudier sur le plan synchronique. Evidemment, la synchronie n'est pas statique. A toutes les époques, on peut constater qu'il y a non seulement des mots usuels, mais encore des mots qui deviennent de plus en plus désuets et d'autres qui, au contraire, sont de jour en jour plus à la mode. Outre cela, on peut se rendre compte de ce que les sens de certains mots, à un moment donné, sont vagues et différent beaucoup (les langues spéciales et les dialectes mis à part) selon les contextes, les situations, les couches sociales et même selon les individus, ils impliquent de nombreux et très divers éléments notionnels ou extranotionnels (cf. les acceptions de *joli* au XVII^e siècle à la p. 28—30).

La période qu'on peut embrasser dans une étude synchronique peut

être d'une durée bien variable. Si l'on veut appréhender les traits caractéristiques du lexique, le considérant dans sa totalité, il faut que la durée en soit strictement limitée. On peut étudier, par exemple, le lexique du commencement du XX^e siècle avant la première guerre mondiale, celui de la période entre les deux guerres, celui de l'occupation et de l'après-guerre, etc.

Quand il s'agit d'un seul champ conceptuel, la période étudiée pourra comprendre, d'après le caractère du champ en question, plusieurs dizaines et même quelques centaines d'années si l'on s'occupe des concepts abstraits. Tout en apercevant plusieurs objections possibles, nous croyons que, par exemple, en étudiant le champ conceptuel de la beauté, nous pouvons concevoir le français moderne à partir du XVII^e siècle comme une seule période, pendant laquelle, bien entendu, différents changements et modifications de sens se sont effectués, de sorte qu'il faut constater certaines différences entre diverses étapes de cette vaste période. Néanmoins la structure fondamentale de ce champ reste la même durant tout ce long laps de temps. Les tendances conservatrices de cette période s'expliquent par le prestige des lexicologues qui ont précisé et, par suite, codifié les sens des mots, surtout abstraits. Il est tout de même indiscutable que, le plus souvent sous l'influence de l'affectivité, quelques mots entrent dans le domaine de la beauté, temporairement du moins, ce qui peut modifier la structure de quelques unes de ses aires périphériques.

Nous essaierons de démontrer la justesse de nos assertions dans la présente étude du champ conceptuel de la beauté en français moderne.